



ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

LYON : 3 fr. par trimestre.
PROVINCE : 3 fr. 50 c.

ON S'ABONNE DANS NOS BUREAUX,
Au THÉÂTRE, journal de Paris.

S'adresser, pour tout ce qui concerne
la rédaction et l'administration du
journal, à M. Francis LIROSSIER;
pour les dessins, à M. Ch. KIAPORY

BUREAU
Place Louis-Napoléon, 26.
Ouvert de 9 du matin à 2 heures.

ARGUS ET VERT-VERT

REUNIS.

NÉCROLOGIE.

La mort vient d'enlever le doyen des artistes du théâtre, M. Breton, qui a succombé à une longue et douloureuse maladie, qui, depuis longtemps, le tenait éloigné de la scène.

M. Breton a parcouru une longue et brillante carrière dramatique : Toulouse, Marseille, Rouen, c'est-à-dire toutes les premières villes de la province, l'ont applaudi tour-à-tour; mais Lyon fut sa ville de prédilection, et ce fut elle qui jouit de ce souple talent, alors qu'il était dans toute sa vigueur et sa force.

Nous étions bien jeune, lorsqu'il créa *Bilboquet des Saltimbanques*, et s'incarna dans le carrick de ce Diogène cynique de notre société. Ce rôle semblait avoir été écrit pour lui, car, Breton excellait surtout à jeter le mot; le mot pour lui était comme une balle élastique qu'il ne laissait jamais tomber à terre, qu'il faisait bondir et renvoyait au spectateur.

Lorsqu'il jouait un de ces rôles spirituels écrits pour Arnal, Breton se trouvait à l'aise, l'habit allait à sa taille, il était lui-même; car, en dehors de la scène, Breton était un homme d'esprit; son esprit était bien quelque peu enclin à la moquerie, mais cette moquerie passée au creuset de son caractère bienveillant, qui lui valait de nombreux amis, devenait douce et inoffensive.

En 1848, il était au théâtre de Rouen; les événements ayant amené la ruine de la direction, les artistes se réunirent en société; il fallait un homme à la tête de l'entreprise: Breton, choisi à l'unanimité, justifia ce choix en payant de sa personne et de son argent; malgré l'acti-

tivité intelligente qu'il déploya, le théâtre de Rouen, au milieu des circonstances politiques, n'eut qu'une existence précaire; Breton qui avait accepté le rôle de gérant, en accepta la responsabilité, et ses économies d'artiste, sa fortune personnelle, furent employées à soutenir l'édifice ébranlé.

Homme de talent, il s'éleva par cette conduite à la hauteur d'un homme de cœur.

Son retour à Lyon fut accueilli avec sympathie; deux créations, celles des *Trois épiciers* et du *Chapeau de paille d'Italie*, prouvèrent que l'âge n'avait nullement altéré son talent.

Breton est mort le 3 février 1853; son convoi, qui a eu lieu le lendemain, avait réuni de nombreux invités; tous ceux qui l'avaient aimé s'étaient donné rendez-vous. L'éloge était sur toutes les lèvres, la tristesse dans tous les yeux.

Aussi peut-on dire de lui, et c'est là le plus touchant panegyrique: Breton fera autant pleurer qu'il a fait rire.

Francis LIROSSIER.

M. BAZZINI.

On nous annonce pour la semaine prochaine des concerts donnés au Grand-Théâtre avec le concours de M. Bazzini.

Qu'est-ce que M. Bazzini?

Laissons parler M. Fiorentino, et reproduisons quelques lignes du feuilleton du *Constitutionnel*, dans lequel le spirituel critique parle de M. Bazzini, qui s'était fait entendre au Théâtre-Italien:

« M. Bazzini est un de ces rares artistes qui ont conquis une belle renommée sans jamais

être venus ni à Paris, ni à Londres. M. Bazzini est né à Brescia en 1818; il avait fait d'excellentes études: on le destinait aux lettres, mais il aimait par-dessus tout la peinture et dessinait agréablement dans ses moments de loisir. Le futur émule de Paganini commença par peindre des bons hommes qui faisaient l'admiration et l'envie de tous ses camarades. Je ne sais par quel hasard le premier violon du théâtre de Brescia vit ce petit Raphaël en herbe et s'avisait de le détourner de sa vocation. Il lui fit cadeau d'une pochette et l'enfant, ravi de ce beau présent, jeta ses crayons par la fenêtre et ne voulut plus apprendre que la musique. A onze ans Bazzini était déjà un exécutant remarquable, à quatorze ans il écrivait des ouvertures, à dix-sept ans il était maître de chapelle de l'église de la Paix. »

M. Fiorentino, après avoir constaté les succès obtenus en Italie par M. Bazzini, juge et apprécie son talent, dont il fait le plus grand éloge.

Nous n'avons donc point à faire de bruit autour des concerts que doit donner cet artiste.

F. LIROSSIER.



Nous avons si souvent loué les merveilles de l'Alcazar, qu'il ne nous reste plus aujourd'hui qu'à constater le succès obtenu par ce splendide établissement, qui justifie si bien son titre de palais.

Quant aux intrigues piquantes qui s'y croisent, elles ont toutes la même formule; elles commencent par un « Je te connais » du côté des femmes, et finissent par un ? « Veux-tu souper » du côté des hommes.

Nous nous permettrons cependant une légère observation.

On sait le prestige donné aux bals par ce loup discret, qui, cachant la figure, fait rêver par l'imagination toutes les femmes belles.

Pourquoi, dans l'Alcazar, certaines femmes se débarrassent-elles de leur masque? Sans doute ces dames s'imaginent que leurs pittoresques costumes relèvent leurs charmes. Si nous ne craignons de passer pour un impertinent, nous dirions que nous avons trouvé très-laides les femmes qui s'étaient démasquées; mais nous donnerons ce conseil: « Si vous êtes laides, « gardez votre loup, et l'on vous croira jolies; « si vous êtes jolies, on vous rêvera belles; si « vous êtes belles, on vous rêvera plus belles « encore. L'imagination est un peintre: tous « les portraits n'ont jamais pu trouver leur modèle. »

On nous adresse la question suivante: Pourquoi *papa* Courtois annonce-t-il tous les jours son départ et le retarde-t-il toujours?

Nous répondrons: —

Si *papa* Courtois annonce son départ, c'est qu'il est attendu avec impatience dans d'autres villes; s'il le retarde, c'est qu'il est pénible d'abandonner de fructueuses recettes.

—

M^{me} Julienne, dont le public lyonnais n'a point oublié la voix magnifique, vient, après une année de triomphes sur le théâtre de Barcelone, d'être engagée à Londres, où elle se trouvera dans la compagnie de Ronconi, Grisi, Mario: — c'est sa place.

Pour les chroniques, FRANCIS LIROSSIER.

—

—

—

—

—

Une querelle, dont nous n'avons pas à entretenir nos lecteurs, survenue entre deux rédacteurs de la presse lyonnaise, a donné lieu au bon mot suivant:

L'insulté journaliste de profession, demanda des explications à l'insulteur, qui n'est journaliste que par circonstance.

— Monsieur, dit le second, je refuse.

— Comment! vous refusez une réparation?

— Je suis propriétaire, Monsieur, et je n'en fais jamais.

—

Malheureusement pour le propriétaire journaliste, cet aveu, qu'il a publié tout au long dans un journal, a eu des conséquences funestes: tous les locataires de ses maisons se sont empressés de lui envoyer leur dédite; il est si désagréable de loger chez un propriétaire qui refuse toute espèce de réparations.

A l'une des représentations de M^{lle} Scriwaneck, un lion, de la plus belle eau, lorgnait avec assiduité M^{lle} Julie ***, l'une de nos élégantes lorettes.

Lassée de la persistance avec laquelle le jeune homme braquait son lorgnon sur elle:

— Ah ça! Monsieur, lui dit-elle assez haut, aurez-vous bientôt fini de me considérer?

— Madame, répondit le lion, tranquillisez-vous, je ne vous considère nullement.

Une mendicante demandait l'aumône, accroupie aux portes de la cathédrale de Saint-Jean.

Une femme, sortant de l'église, mit dans sa main quelques pièces de monnaie.

— Merci, ma bonne dame, murmura la mendicante, je prierai Dieu pour vous.

— Priez pour vous-même, bonne femme, répondit la jeune femme: lorsque je donne de l'argent, je n'en réclame pas les intérêts.

Un directeur d'une troupe de théâtre, qui ne paie qu'en procédés ses artistes, a la manie de les appeler: mes excellents artistes.

— Parbleu, disait l'un d'eux, notre directeur nous trouve si excellents, qu'il ne peut pas nous payer.

M. B. . . a les cheveux blancs, soixante ans, une tabatière et l'amour des belles.

Les charmes de la lorette Marguerite l'ayant séduit, il résolut d'en faire sa maîtresse, et il se présenta chez elle après avoir doublé son paletot de billets de banque, convaincu que sa Putiphar accepterait son amour en échange de la doublure de son paletot.

Il se trompa.

Marguerite eut plus de vertu que la Lucrece antique, qui ne se poignarda qu'après, car elle mit avant M. B. à la porte en lui disant:

— Monsieur, j'ai vingt ans, vous en avez soixante, et je ne veux pas faner mes roses sous la neige.

La phrase était romantique, on le voit, mais loin de désespérer le vieil adorateur, elle lui inspira une ruse.

Il cacha la neige sous un fin gazon sorti de chez Bretonville, et il répara si bien

.... des ans l'irréparable outrage,

qu'il se transforma en lion à tous crins; il se présenta de nouveau chez Marguerite.

Mais, hélas! cette fois la belle lorette le mit encore à la porte.

— Vous êtes un fat, lui dit-elle, de me demander ce que je viens de refuser à votre père.

Pour tous les caquetages,

FRANCIS LIROSSIER.

Le concert de M. Louis Abadie aura lieu vendredi prochain à la salle du Cercle Musical. M. Abadie chantera lui-même les *Feuilles mortes*; M^{lle} Chambard donnera son concours à cette soirée.



CÉLESTINS.

Il existe de ces succès inexplicables et qui dépassent toutes les prévisions; celui de la *Bergère des Alpes* est de ce nombre: chaque représentation nouvelle est une preuve, par l'affluence qu'elle attire, que l'heure où ce drame doit dormir dans les cartons de la bibliothèque théâtrale des Célestins n'est pas encore sonnée.

Cependant derrière ce drame se trouve celui de *Jean le Cocher*, qui a droit aussi à prendre une noble place au répertoire, et qu'il occupera, nous l'espérons, car il est en même temps une œuvre digne de Bouchardy qui l'a signée, et l'occasion d'un triomphe pour MM. GENIN, LUREAU; M^{mes} BALLAURY et BERGER.

L'événement de la semaine est le bénéfice de M. DORSAY, l'artiste correct, qui respecte religieusement les traditions classiques de l'art dramatique.

Le spectacle commençait par un vaudeville dont l'heureux titre *Ce que vivent les Roses*, a été emprunté aux suaves stances de Malherbe que tout le monde connaît, et l'intrigue à un délicieux roman d'Alexandre Dumas fils, intitulé *Antonia*; avec ces emprunts successifs à

ACTUALITÉS



« Cher ami, j'aurais grand besoin d'un chapeau, d'un manteau, d'un manchon et d'une pelisse, tu m'acheteras le reste plus tard. »

FRANÇOIS MARTEL.
(La suite au prochain numéro.)

CH. BÉRY, directeur général.

Lyon, Imp. Gerente fils, r. St-Joseph, 12.

l'instar des gens qui n'ayant rien, se font une fortune avec celle des autres; les auteurs se sont construits un joli succès auquel la bonne part revient aux acteurs.

Le drame qui constituait la pièce de résistance de la soirée, est l'œuvre d'un homme d'esprit, Marc Fournier, trouvant au milieu des nombreux travaux de la direction du théâtre de la Porte-St-Martin, quelques loisirs pendant lesquels il se souvient de son ancienne profession d'homme de lettres.

Les Nuits de la Seine ont complètement réussi, et c'est avec plaisir que nous enregistrons cette réussite. Dans un prochain numéro, nous étudierons de près cette œuvre nouvelle de M. Marc Fournier, et nous donnerons aux artistes la part de succès qui leur revient.

Les représentations de M^{lle} SCRIVANECK se suivent et se ressemblent par l'affluence du public et par le succès qu'obtient cette charmante actrice: si nous en rendions compte, nos critiques qui se suivraient se ressembleraient par une effrayante monotonie d'éloges.

Le Grand-Théâtre a eu lui aussi, une semaine laborieusement remplie.

La Juive, *Jérusalem*, *le Comte Ory*, *le Maître de chapelle*, en ont constitué le menu.

M. CABEL, artiste du théâtre lyrique et le beau-frère de notre délicieuse chanteuse, est venu pour quelque temps remplacer M. ISMAEL, dont la voix demande un peu de repos. La première représentation de M. CABEL ayant eu lieu vendredi, jour du *bénéfice* de M. DORSAY, auquel nous avons été obligé d'assister, il nous est impossible d'en rendre compte.

FRANCIS LIROSSIER.

UNE FOLIE DE JEUNESSE.

I

C'était pendant une nuit de Noël.

Cinq étudiants en droit étaient assis dans une chambre de la rue Mazarine, autour d'une table couverte de bouteilles; le vin de Champagne ruisselait, emportant dans ses flots mousseux la raison des convives.

— Messieurs, dit l'un d'eux, je vous propose de chanter un refrain.

— Accepté, cria-t-on en chœur.

— *De profundis clamavi*, entonna d'une voix sépulcrale celui qui avait pris le premier la parole, et qui se nommait Gustave.

— Qu'est-ce que c'est que cette chanson de croque-mort?

— C'est l'hymne mortuaire de ma jeunesse.

— Tu veux te faire sauter la cervelle?

— Je me marie.

— Alors tu te mets la corde au cou: c'est un suicide moral.

Et les cinq jeunes fous, emplissant leurs verres, entonnèrent le *De profundis*, qui, précisément parce qu'il était chanté d'une façon comique, avait quelque chose d'effrayant.

II

— Que pensez-vous, dit un étudiant en montrant les bouteilles de Champagne, que pensez-vous de ces citoyennes qui se permettent de rester la tête couverte devant les nobles représentants... de la philosophie d'Épicure?

— Ce sont des aristocrates.

— A mort les aristos!

— Qu'on leur tranche le cou.

Un étudiant remplaça le bourreau, et les jeunes gens burent avec avidité le sang qui s'échappait du flanc des victimes.

Cette dernière rasade noya le dernier reste de la raison des convives.

— Voici mon acte mortuaire, dit Gustave en présentant à ses amis une lettre ouverte.

— Voyons la formule, s'écria Jules, je lis:

« Mon cher Gustave,

« J'ai une bonne nouvelle à t'apprendre: je viens de te marier à ton insu; M^{me} Cécile Marney, jeune veuve de 22 ans, a consenti à te prendre pour mari sur l'éloge que j'ai fait de toi; et son père, l'un de mes vieux amis, notaire à Tournon, te donne pour dot son étude.

« C'est, sur tous les points, une excellente affaire: l'étude est bonne et rend dix mille francs par an, ta future est jolie, et rendra son mari heureux.

« Prends, avec la résolution de devenir un homme sérieux, la malle-poste, et arrive le plus tôt possible.

« Ton père. »

— Messieurs, dit Jules, le plus fou de tous les étudiants, en prenant la pose et la voix d'un orateur, cette lettre porte atteinte à la liberté de notre ami Gustave: les Français sont libres...

— De boire, à ta santé.

— Leurs droits sont inscrits dans la charte.

— Et leurs effets au Mont-de-Piété.

— Je vote donc pour que séance tenante, et avant que l'aurore aux doigts de rose ait entr'ouvert les portes de l'Orient, Gustave réponde par un refus à son père.

— « C'est mon papa qui m'a donné le jour » fredonna l'acharné interrupteur.

On plaça devant Gustave, dont les yeux se fermaient malgré lui, une feuille de papier à lettre; on mit, dans sa main vacillante, une plume, et il écrivit à son père la lettre suivante, dont les phrases lui furent jetées à tour de rôle par chacun des convives:

« Oh! mon père,

Ah! quel plaisir d'aller à la noce,

Surtout quand il n'en coûte rien.

« Je ne vous envoie pas la musique de cette chanson, vous la connaissez, mais je vous avouerai qu'il m'en coûterait beaucoup d'aller à ma noce.

« Je veux mourir comme je suis né, c'est-à-dire sans femme.

« Toutes les puissances de l'Europe coalisées contre cette volonté ne me feraient pas reculer d'une *semelle*. Ne croyez pas que je vous dise cela à propos de *botte*: je hais les *tyrans*, la tyrannie du mariage m'effraie; mon cœur est une *tige* sur laquelle doivent fleurir plusieurs fleurs d'amour.

« Plutôt que de me marier, je préférerais me faire grand-turc; comme les deux extrêmes se touchent, en ayant six ou huit cents femmes, je me figurerais ne point en avoir.

« Ne croyez pas me faire revenir sur cette résolution. Tant que je vivrai, je ne me marierai pas; après ma mort, je ferai ce qu'il vous plaira.

« Salut et fraternité,

« GUSTAVE. »

La lettre écrite, on la cacheta solennellement, et les étudiants la portèrent en triomphe à la poste.

Au retour, ils chantèrent l'hymne de la victoire, et entonnèrent à pleins poumons le *Te Deum*.

Et lorsque l'aube, se levant, éclaira de ses premières lueurs l'orgie nocturne, les étudiants le visage décomposé, les habits tachés de vin, étaient couchés sous la table.

Si les pauvres fous avaient pu se voir ainsi, ils eussent été corrigés de leur défaut; mais ils ne se virent point: ils avaient les yeux fermés, ils dormaient.

FRANCIS LIROSSIER.

(La suite au prochain numéro).

CH. MÉRA, directeur gérant.

Chanoine, imprimeur à Lyon, 18, place de la Charité